



HAL
open science

Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N. DELMAS, C. & ROUX, L. La contradiction en anglais, Publications de l'Université de Saint-Etienne, pp.27-53, 2004, C.I.E.R.E.C. Travaux 116. hal-00012385

HAL Id: hal-00012385

<https://hal.science/hal-00012385>

Submitted on 21 Oct 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier BOTTINEAU

(CNRS, UMR 6170, *CRISCO*, Université de Caen)

didier.bottineau@crisco.unicaen.fr

Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : Le cognème N

1. La notion de cognème

Cette étude applique au morphème *n* de l'anglais le modèle général de la théorie des cognèmes, dont on en rappelle brièvement les principes. Les mots du lexique anglais sont généralement formés de racines insécables : *cat* est segmentable en graphèmes et phonèmes qu'il serait vain de tenter de rapporter à des invariants sémantiques individuels, phonosymboliques ou non, et l'absence de motivation sémantique à cette composition du signifiant est constitutive de l'arbitraire du signe. Cette tendance régit la majorité du lexique anglais, mais il existe trois exceptions majeures dont deux sont bien connues : 1) les onomatopées, combinaison des phonèmes d'une langue donnée relativement motivée par tel ou tel aspect saillant de la perception d'un événement percevable par voie acoustique ; 2) les idéophones, matrices consonantiques qui servent de classificateurs notionnels d'êtres ou de procès en fonction d'une propriété percevable saillante, ordinairement visuelle (*sw-* commun à *swing*, *sweep*, *swim*, *swap*, *switch*, rattache l'ensemble des notions concernées sous la classe des procès assimilables à une oscillation ou pendulation) et sans que l'on puisse imputer la connexion forme / sens à une quelconque motivation symbolique, du moins en synchronie, et surtout pas une dimension onomatopéique : un champ lexical organisé par une base morphémique est structurellement motivé par un dénominateur sémantique commun, mais pas iconique, puisque la morphologie du dénominateur n'est pas phonosymbolique, pas plus que la base *k-t-b* des langues sémitiques (il ne faut pas confondre *motivation* et *iconicité* : ce n'est pas parce qu'une base est motivante qu'elle est elle-même motivée) ; 3) les grammèmes, qui apparaissent formés d'éléments submorphémiques agglutinés non radicaux. C'est ce troisième cas qui nous intéresse, à l'exclusion stricte donc des onomatopées et des bases morphémiques lexicales, que l'on en fasse ou non une lecture phonosymbolique.

On sait depuis longtemps qu'il existe en anglais un micro-système *wh / th* instancié par les paires *which / this*, *what / that*, *where / there*, *when / then* qui rendent inévitable la formulation d'un micro-système du type *wh* = cataphorisation (d'un objet, repère spatial, ou temporel, etc. selon le contenu du reste de l'opérateur) *vs th* = anaphorisation (des mêmes catégories sémantiques). De même, il a été suggéré l'existence d'une alternance *i/a* récurrente, représentée dans *which / what*, *this / that*, *sing / sang* (pour ne parler que de l'anglais), interprétée dans un premier temps comme des marqueurs de proximité ou d'éloignement associés aux référents extralinguistiques concernés et motivés par les propriétés percevables des phonèmes en tant qu'ils sont produits (degré d'aperture) ou perçus (formants aigus et graves). Ce type d'approche, en l'état, n'est pas recevable : l'ancrage phonosymbolique immédiat suppose une motivation forte des submorphèmes eux-mêmes (qu'elle soit monogénétique en diachronie ou polygénétique dans des synchronies discrètes) qui prédit une très grande cohérence formelle du lexique que dément l'observation des faits ; et la sémantique invoquée est purement extralinguistique et statique, puisqu'on rattache des propriétés phoniques à des traits physiques percevables. Cette démarche est encore plus

problématique lorsqu'elle rattache des paires comme *i/a* à un invariant sémantique universel (tel que proximité / éloignement) puisqu'elle suppose que les mêmes traits perceptuels aient été reconnus saillants et traités de manière homologique pour des entités diverses dans des cultures historiquement différenciées, et l'on connaît la diversité voire l'incohérence des interprétations phonosymboliques de ce contraste vocalique selon l'échelle topologique et la modalité perceptuelle considérés. Ce n'est donc pas cette voie que suit la théorie des cognèmes, mais elle repart tout de même d'un fait indéniable qui, non traité, laisse irrésolue la question de la submorphologie et de sa sémantique, sa nature, sa fonction, son origine : qu'on le veuille ou non, bien que cela semble a priori incompatible avec les contraintes diachroniques, phonologiques, phonétiques, dialectales, il existe en anglais des sous-systèmes morphologiques cohérents tels que *u/i/a*, *r/s/t/n*, *wh/th*, *k/m* qui se manifestent transversalement dans la classe des grammèmes et de manière exceptionnelle et localisée (mais pas n'importe comment) dans certains champs lexicaux (comme les verbes perceptuels, justement).

On est fondé à considérer un phonème comme submorphème sémantiquement pertinent dans les conditions suivantes (non cumulatives) : 1) il se manifeste dans une alternance récurrente, comme *wh / th*. 2) L'opérateur-mot dans lequel il se manifesté est lui-même globalement formé d'une agglutination de marqueurs extraits de telles alternances, comme *this*, avec *th* vs *wh*, *i* vs *a* et *s* vs *t*. 3) Le submorphème, combiné à une racine ou à d'autres submorphèmes dans une position constante comme l'initiale ou la finale, classe tous les opérateurs concernés dans une catégorie donnée ; par exemple, les grammèmes commençant par *m* renvoient à l'énonciateur par marquage de la première personne (*me*, *am*) ou fléchage de l'initiateur d'une modalisation (*may*, *must*), d'une mesure (*some*, *much*, *more*, *most*), etc. Dans le lexique, une unité déjà fragmentée par un idéophone comme *sw* pour *swim* se prête à l'ouverture d'autres sites internes pour l'implantation d'alternances vocaliques grammaticalisées comme l'apophonie (*swim / swam*). En ce cas le radical, éventuellement idéophonique, pose la constante sémantique par rapport à laquelle s'articule la variable grammaticalisée par les voyelles, en l'occurrence conjonction / disjonction à l'énonciation, passant par le même schème *i/a* que les autres occurrences telles que *this / that*.

Côté signifié, on a proposé que la fonction de ces submorphèmes est non pas d'évoquer des traits sensibles mais d'entrer dans la composition d'opérateurs grammaticaux abstraits et d'en indiquer à l'allocutaire le fonctionnement cognitif. Le motif de cette stratégie est qu'un mot lexical renvoie à des événements mémorisés qui ont été perçus (êtres, objets)¹ alors que les grammèmes font construire à l'allocutaire des rapports purement abstraits : la notion d'intériorité, tant qu'elle n'est pas instanciée par un couple contenant / contenu, est d'une parfaite vacuité, d'ordre non perceptuel, et à ce titre difficile à stabiliser en mémoire pour récupération ultérieure. Or typologiquement l'anglais est de ces langues qui isolent les marqueurs de relations abstraites envisagées hors instanciation.

Le rôle des submorphèmes est alors d'indiquer à l'autre comment s'y prendre pour reconstruire la forme schématique abstraite même du rapport vide, non instancié : pour *this*, « repérez le référent extralinguistique déjà évoqué (*th*) en l'associant (*i*) à la notion nominale que je sélectionne à l'instant par nomination présente à statut informationnel heuristique (*s*) ». Ce marquage du profilage relationnel, justement, supplée à la non-percevabilité du rapport lui-même, et les submorphèmes, bien loin d'être motivés par une quelconque pression phonosymbolique, compensent le défaut de référencialité propre à la sémantique des mots de relations. Il est possible qu'en diachronie ces submorphèmes soient précisément issus d'unités

¹ Même une notion abstraite comme la *probité* se construit à partir d'une classe mémorisée d'événements concrets porteur de la propriété reconnue et isolée.

à forte connotation (*i* de petitesse, de rapprochement ?) pour permettre le transfert de rapports expérientiels sur le métalinguistique mais ceci est spéculatif et sans effet sur l'analyse des faits de synchronie cognitive. La sémantique des submorphèmes est donc une série d'instructions cognitives fondamentales très simples : *i* = conjindre / fusionner (les entités confrontées), *a* = disjoindre (des entités sémantiques entre lesquelles un collage préalable est acquis), *s* = actualiser à l'instant de parole, *t* = révoquer, *m* = actualiser (un rapport) sous la responsabilité du locuteur (alors que c'est bien l'allocutaire qui reçoit le message, donc *m* fait *concéder* une opération), etc.

L'analyse de multiples langues dont le basque, le wolof et le japonais a montré que certains de ces logiciels cognitifs nucléaires sont répandus dans des langues non liés typologiquement ni historiquement, ce qui pose la question de leur origine, non étudiée ici. Pour cette raison, on a nommé ces sub-opérateurs *cognèmes*, schèmes cognitifs nucléaires à marquage submorphologique entrant dans la composition morphologique d'opérateurs de création de relations abstraites et que l'émetteur somatique du flux acoustique ou graphique cherche à faire mettre en œuvre par son récepteur perceptuel. Il faudrait encore mentionner qu'à la grande stabilité du versant cognitif des cognèmes s'oppose l'instabilité de leurs marques phonémiques, tant entre les langues qu'au sein même d'une langue (cf. les réalisations de <a> anglais). Une modélisation de ce problème est en cours ; on ne l'évoquera pas dans la mesure où les réalisations de *n* sont stables pour le graphème et que les variations allophoniques sont prévisibles (la question de la diversité des réalisations phoniques et graphiques tant dans un dialecte donné qu'entre les dialectes, sans parler de la diachronie, est un réel problème d'enjeu théorique fondamental qu'il n'est pas question d'esquiver, mais exposer l'état actuel de son traitement est irréalisable dans le cadre de cette étude). On signalera simplement qu'un opérateur comme *that* est globalement mémorisé avec ses trois cognèmes, et qu'il n'est pas nécessaire que leurs trois marqueurs phonémiques soient effectivement actualisés pour que le récepteur puisse décider de quel opérateur il s'agit et rétablir l'ensemble de sa matrice de cognème (de même que la seule perception d'un aboiement suffit à conclure à l'identité canine de l'être repéré, donc d'inférer toutes ses autres propriétés non perçues). Dans ces conditions, le jeu sur la mise en exergue ou l'occultation d'une consonne ou d'une voyelle rend même possible une *diversité d'interprétations de la partition cognémique* qui donne lieu à une diversification fonctionnelle de l'opérateur (*that*) ou des interactions au contexte, renforcées par la prosodie. Ce cadre d'analyse étant rappelé, on peut en venir à *n*. On désigne désormais en italiques *n* l'ensemble des manifestations morphologiques d'un opérateur cognémique correspondant noté en majuscule, N.

2. Le formant *n*

Lorsque segment phonique ou graphique se sémantise en milieu grammaticalisé et active son cognème de référence, il signifie systématiquement l'invalidation ou le rejet de ce sur quoi il porte. En position initiale de majeure cognitive, ce formant est bien connu dans les divers opérateurs de la négation : *no, not, nill, null, naught, nor, never, neither* ; en français *ne, non*, en espagnol *no*, en italien *no* et *non*, etc.². C'est dans cette position que le trait négatif est le plus saillant : il catégorise expressément l'opérateur global dans la classe des mots négatifs dont il manifeste morphologiquement la *majeure cognitive*. Mais cet opérateur

² Mais le recours à *n* pour la négation n'est absolument pas universel. Le basque, par exemple, passe par un morphème *z* commun à la négation, à l'instrumental et au passé de la troisième personne, que l'on peut assimiler à un opérateur d'esquive ou d'évitement d'une possibilité offerte, avec pour effet sa virtualisation. Le recours à *n* répond au choix d'une stratégie cognitive parmi d'autres possibles et qui caractérise une langue ou famille de langues en matière de typologie cognitive.

intervient aussi en position finale, en fonction de *mineure cognitive*. Le trait négatif constitue alors un des éléments constitutifs de la matrice cognémique de l'opérateur, sans pour autant s'affirmer comme trait majeur : la négation est instrumentalisée sans constituer la fonction primordiale du mot, qui n'est pas interprété comme étant globalement négatif. En position finale, N implique l'interception du processus dénoté par le reste de l'opérateur, qu'il s'agisse d'un dynamisme grammatical abstrait exprimé par un cognème vocalique ou du dynamisme sémantico-référentiel concret exprimé par une racine lexicale. On étudie en premier lieu les occurrences de N comme mineure cognitive.

2.1. N en position finale

2.1.1. *Après une notion*

2.1.1.1. Le participe passé anglais

Dans *driven*, *shaven* et *gotten*, N opère la rupture à l'instant d'énonciation par rapport au procès signifié par la notion verbale : il n'y a plus de *driving*, *shaving* ou *getting*. Ce formant est un concurrent par rapport à T qui de son côté figure un simple rejet dans le passé de préconstruction sans sème de négativité : N de négation et T de frontière finale sont deux parcours cognitifs distincts permettant d'obtenir le même résultat, la désactualisation du procès. De manière comparable en anglais, le prétérit construit sa valeur disjonctive soit via le cognème T de franchissement d'une frontière (*laughed*), soit par la conversion du cognème I de conjonction (*sing*) en A de disjonction (*sang*) : ces parcours ou cheminements différents permettent d'accéder au même résultat, à savoir, la mise en scène cognitive d'une rupture. Dans les systèmes linguistiques, les cognèmes font ainsi fréquemment apparaître que des parcours distincts permettent d'accéder à des effets semblables : de même que la rupture propre au prétérit peut se construire soit par apophonie soit par suffixe dental, la rupture propre au participe passé peut s'obtenir soit par négation (N) soit par franchissement de limite (T). Se pose alors la question de déterminer si la diversité des parcours attestés pour une finalité donnée est pertinente d'une manière ou d'une autre. On ne peut répondre ici en détail à cette question, mais donner les axes généraux de cette problématique.

Dans l'option la plus pessimiste, la diversité des parcours peut parfaitement *ne pas* être intrinsèquement pertinente : plusieurs itinéraires mentaux coexisteraient dans une synchronie donnée (*shaved* et *shaven*, *sang* et *laughed*) sans pertinence sémantique particulière ; la différence entre les stratégies de construction serait nulle et les choix pour l'une ou l'autre, immotivée, donc inexplicable. Afin de se prémunir contre la tentation d'un modèle surdéterministe, cette possibilité ne doit pas être exclue.

Pour des raisons liées aux particularités sémantiques d'un verbe donné, tel parcours conviendrait mieux que tel autre. Y. Tobin (1993) montre que pour la voyelle de l'infinitif des langues romanes il existe des tendances sémantiques dominantes qui expliquent que tel verbe se construise sur un formant *a* plutôt que *e* ou *i*, avec donc une distribution non aléatoire et qui ne s'explique pas uniquement par une diachronie « sémantiquement neutre ». Ainsi, il faut envisager que le verbe *swim* construise ses formes de passé sur le système *i-a-∧* plutôt que sur le rupteur *t* ou le négateur *n* pour des motifs sémantiques propres à la racine *sw-m*, notamment à son aspect lexical. En ce cas, à l'intérieur même de la catégorie du participe passé, le contraste des formes apophoniques, dentales et/ou nasales serait sémantiquement pertinent, et, lorsqu'une alternance comme *shaved* et *shaven* est attestée, les deux formes ne sont pas totalement synonymes (et compte tenu du fait que certaines formes comme *thought* cumulent l'apophonie et le suffixe dental ou nasal). Les exemples contextualisés tels que *ill-shaven* et *ill-gotten goods* suggèrent en effet que le participe passé nasal discrimine les phases opérative

et résultative avec netteté pour focaliser le contrôle agentif rémanent, alors que la forme dentale se concentre plus exclusivement sur le résultat affranchi d'un tel contrôle (*ill-* = manière dont le procès a été exécuté + participe nasal = résultat dont la teneur se mesure à l'aune de l'opération sous-jacente). *Bought, sold* focalisent le résultat affectant le patient seul (ou posent un résultat dont la teneur ne dépend pas de la façon dont le procès a été exécuté), alors que *shown, driven, gone, strewn, flown* posent un résultat qui ne se dégage pas de l'agent sous-jacent et dont la configuration dépend du *modus operandi* du procès. Il se dégage ainsi un début de pertinence sémantique au contraste *n/t* des participes qui conforterait le caractère submorphémique de ces suffixes qui, dans leur alternance, instancient des sélections paradigmatiques à caractère oppositif et distinctif typique des cognèmes. Toutefois, l'extrême marginalité des alternances du type *shaved / shaven* ne facilite pas l'investigation. Mais que ces alternances soient exceptionnelles ne signifie pas que le contraste *n/t* soit non-rentable (donc non-pertinent), puisqu'il sert de toute façon à ajuster le logiciel du participe passé au statut ergatif ou non de l'aspect lexical du verbe considéré, et ceci suppose un choix plutôt qu'une alternance (*driven* vs **drived*, attesté toutefois en vocabulaire enfantin, comme quoi le parcours cognitif en question est parfaitement possible, ne serait-ce que par surgénéralisation).

Ceci débouche sur une troisième solution : les participes passés en *n* relèvent d'une strate historique plus ancienne, devenue non productive sauf dans des contextes très marqués, et ceux en *t* constituent la forme non marquée par défaut ; on assisterait ainsi à un changement historique de stratégie cognitive dans le parcours de construction de la rupture au participe passé, changement comparable avec celui du remplacement de *-n* d'infinitif en vieil anglais par *to* ou avec la perte des flexions casuelles et leur remplacement par des prépositions et des sites syntaxiques. On peut ainsi voir dans de tels changements des évolutions graduelles de stratégie mentale, avec des périodes transitoires où l'ancienne et la nouvelle continuent de coexister en parallèle, créant la possibilité d'alternances dans des sous-systèmes localisés. Mais ceci ne fait que déplacer le problème, car si ces « réformes cognitives » sont avérées, leur motivation ou finalité dans l'économie générale de la langue demeure à modéliser.

2.1.1.2. L'infinitif allemand vs *to* anglais

En allemand ce formant négatif *N* intervient directement sur la notion verbale pour bloquer l'actualisation du procès (*singen, sing-N*, soit *sing-* + négation) : la connexion actancielle au sujet est refusée, ce qui suspend la validation de la relation prédicative à l'état de puissance (théorie des opérations) et verrouille le régime de l'incidence interne (théorie guillaumienne). Autrement dit *N* allemand dénote l'opération cognitive de blocage qui se traduit par le résultat suspensif que saisit *to* en anglais : *singen, to sing*. *To* figure comme une trajectoire possible la connexion du sujet au verbe parce qu'elle a été suspendue par une modalisation. Sa valeur n'est pas extralinguistique – on sait très bien que *to* est compatible avec le passé et l'actuel – mais métalinguistique : *to* figure l'état suspensif de la connexion sujet-verbe, soit que le sujet est indéterminé (*to be or not to be*), ou rendu syntaxiquement indisponible par un verbe régissant qui en fait son objet (*I want him to stay*) ; de ce fait il n'est pas requis que la modalisation soit référenciellement virtualisante ou futurisante (*I was glad to see you*). Ainsi *to* saisit la suspension relationnelle qui résulte du refus de connexion prédicative que saisit *N* en allemand. On a donc le même parcours énonciatif dans les deux langues, mais saisi à deux moments différents de son développement cognitif, plus en aval en anglais, ce qui permet aussi de caractériser la nature du rapport diachronique de l'évolution de l'infinitif anglais : la flexion *-an* saisissait l'opération inhibitrice, la préposition comble le vide qui en résulte (selon la terminologie guillaumienne, « la préposition comble un diastème » creusé par la négation sous-jacente). En épistémologie guillaumienne toujours, on dira que l'allemand et l'anglais résolvent le même problème de représentation, en fait de

structuration cognitive, de gestion de réseau, par des solutions contrastées : des saisies sémiologiques plus ou moins tardives du même parcours. C'est le regard porté sur le cheminement qui change, pas le cheminement lui-même.

2.1.1.3. Participe passé des verbes forts allemands

Le formant négatif *n* réapparaît en allemand avec le participe passé des verbes à variation apophonique : un participe passé en T marque une simple prise de recul, une rupture par rapport à la validation du procès (*gelebt*), alors que *n* complète une alternance vocalique impliquant que la construction même de la notion est sémantiquement affectée par la prise de recul (*gefunden*) ; un travail de typologie sémantique est en cours pour préciser la nature de ce rapport. Toujours est-il que c'est la particule *ge-* qui permet le réinvestissement secondaire de *n* pour rejeter le procès en phase terminale alors que ce même *n* a déjà été sollicité pour un rejet en phase initiale : *singen, gesungen*. On ne peut donc pas considérer que le rôle du *n* de *gegangen* soit identique à celui de *gone* : en anglais, le *n* intervient *pour la première fois* dans la formation du participe passé, sachant que celle de l'infinitif est prise en charge par *to* ; en allemand, la première intervention de *n* est plus précoce, dès l'infinitif, si bien que sa *réédition* au niveau du participe passé se solde par l'adjonction du *ge-* de distanciation (sauf dans le cas où une particule inséparable comme *er-* de *erfunden* sature ce site).

2.1.1.4. Le gérondif nasalo-dental

Plus révélateur encore est le cas du gérondif. Pour le verbe *leben*, le formant *n* bloque la connexion prédicative, alors que *t* la repère comme étant passée et préconstruite : *lebte*, ou révoquée avec la particule *ge* : *gelebt*. *t* est un marqueur de perfectivation. Or si on le fait précéder du négateur *n*, on bloque cette opération, ce qui livre *lebend*. La finale *-nd* construit « cognémiquement » ce que dit lexicalement le terme *in-accompli* avec une iconicité cognémique parfaite : le refus *in-* ou *n* de l'accomplissement *t*, et il convient donc d'analyser *-n-* comme un *infixe* qui s'interpose entre la racine *leb-* et le suffixe *-t* voisé en *-d* par la même occasion. La même stratégie est adoptée par les langues romanes : *amado, amando* ; *amans / amantis, amatus* ; *aimant* en français, langue qui tend à déléguer ces informations de structuration métalinguistique à l'écrit. L'anglais aussi, avec *-ing*, grammaticalise le formant négatif *n*, mais pas par rapport à *t* de perfectivation : il bloque *i* de contact, et une fois encore l'anglais se distingue des autres langues.

2.1.2. Après un cognème vocalique

On a montré comment *n* après un verbe interrompt ou bloque l'actualisation de la connexion prédicative en anglais³. De la même manière, dans un grammème dépourvu de racine lexicale, *n* postvocalique interrompt ou bloque l'actualisation du cinétisme désigné par la voyelle elle-même, par exemple *i* de jonction ou *a* de disjonction. Ceci concerne les prépositions *in* et *on*, l'article indéfini *a(n)*, la flexion *-ing*. Avant d'en détailler le fonctionnement il s'impose de rappeler ce qui caractérise l'alternance cognémique *i/a* qui sous-tend ces opérateurs.

³ Dans le cas de l'allemand il faudrait ajouter le rôle de N dans le syntagme nominal : l'accusatif masculin (*den*), le double *n* du datif pluriel, le pluriel d'une partie des noms (*die Schlümpfen*) et la déclinaison des masculins faibles (*den/m Passanten*) involuent ce même cognème en position finale.

2.1.2.1. L'alternance *i/a*

Dans les grammèmes, *i* opère la mise en contact entre deux entités présupposées disjointes. Pour le verbe *be*, l'énonciateur utilise *is* pour provoquer chez « l'énonciataire » la mise en contact de deux notions : *a camel is a mammal*. Pour ce faire ces notions sont ramenées à un support de même extensité par les articles indéfinis extractifs, ce sans quoi le rapport d'hyponyme à hyperonyme connu de l'énonciateur ne serait pas respecté, mais le rôle de *is* est de *créer ce rapport* chez l'énonciataire, ce qui présuppose ça non-existence préalable. Le véritable sens d'un tel énoncé n'est pas de constater un état de fait mais de provoquer opérativement la naissance cognitive de cet état résultant chez le destinataire du message (avec par exemple un instituteur comme émetteur et un élève comme récepteur, élève dont le système de représentation mental intériorisé est modifié par la réception du message). Ainsi *is* figure une mutation cognitive déclenchée chez le récepteur par l'émetteur : plus qu'un verbe d'état (logico-référentiel, extralinguistique) c'est un verbe d'interaction mentale, un relais opérationnel, et le cognème associé à *i* renseigne le récepteur sur la nature de l'opération à exécuter, la fusion (et les autres termes de l'énoncé, ainsi que leur syntaxe, sur la nature, l'étendue et le statut des entités entre lesquelles cette opération doit intervenir).

Ce cognème I de fusion s'oppose à A de disjonction. On retrouve leur alternance dans divers opérateurs tels que *this / that, which / what, see / watch, is* (d'identification) / la conjonction *as* (de reprise d'identification acquise et non périmée) vs *was* (identification obsolète), *be* (constitution d'un tout par accréation de parties) vs *have* (discrétisation des parties du tout présupposé). On le trouve à l'état pur dans le suffixe *-y* : *an icy moon* = un satellite naturel dont la perception se résume en première instance à celle d'une masse de glace ; la structure sous-jacente est *moon-I-ice, une lune qui n'est que glace*, avec deux thématisations en cascade de *ice* par rapport au fusionneur I, d'où l'adjectif *icy*, puis de l'ensemble *icy* par rapport à *moon*, sa cible par incidence externe. On a dans cet exemple un cas d'intégration suffixale du cognème I par préconstruction en syntaxe génétique, d'où le renversement du rapport notionnel dans le syntagme construit, et un exemple de fractalité réduite, puisque I fusionne directement les notions avant actualisation référentielle par la détermination nominale, alors qu'avec *is* la fusion est plus tardive, elle opère sur des syntagmes nominaux achevés, donc n'est pas préconstruite, d'où l'absence d'inversion, et doit être repérée *in praesentia* par rapport à l'instant d'énonciation, d'où S. En outre, quand l'identification *is* est acquise, on obtient *it*, qui renvoie le classement définitoire au passé mental pour les deux partenaires de l'interlocution : il génère un coréférent, et le T de *it* est encore le formant de passé, si par « passé » on comprend « événement cognitif dépassé / dont le résultat est acquis » et non « événement extralinguistique référentiel »⁴. Si au contraire on réactualise à l'instant de parole S une identification présupposée du type I par rapport à laquelle on a pris un recul A, on obtient la conjonction *as* qui réactive au présent le présupposé objectif distant : *as a lawyer*, effectivement glosable par *being a lawyer*. Si enfin l'identification *is* se solde par une reprise subjective par l'énonciateur qui exprime un avis personnel ou son interprétation d'un procès, l'identification reste pertinente et c'est le négateur N qui intervient : *in an attempt to stall the peace process*. *In* reprend subjectivement une identification que l'énonciateur assume de manière exclusive et responsable (*in principle*) alors que *as* reprend un présupposé objectif et consensuel qui déresponsabilise l'énonciateur (*as a rule*).

⁴ Le contraste en cause n'est pas autre chose que l'opposition énoncé / énonciation. Les marques de chronologie R (futur), S (présent) et T (passé) deviennent éminemment abstraites dès l'instant où elle se désengagent du repérage des événements référentiels extralinguistiques (extérieurs au sujet, donc percevables sensoriellement) au profit d'un réinvestissement dans le repérage des étapes de parcours cognitifs intramentaux (intérieurs au sujet, donc non percevables, non concrets en ce sens). En fait, ce ne sont pas les opérateurs eux-mêmes qui deviennent abstraits, mais leur domaine de définition, leur champ d'application, en raison même de son caractère non percevable.

2.1.2.2. La préposition *in* et opérateurs connexes (*is, it, as, at, an*)

On en ainsi arrive à *in* pour retrouver la négation. *The moon in the gutter*. Cette fois on a vraiment la version conceptuelle d'une unité *moon* à un ensemble intégrant *gutter*. L'opérateur I de mise en contact est pertinent, et sollicité, mais il ne faudrait pas le laisser s'actualiser complètement au point d'induire la confusion des notions ou des référents comme il le fait dans respectivement *icy moon* et *a camel is a mammal* : il ne faudrait pas faire passer *moon* pour un sous-ensemble de la catégorie *gutter*, ce qui n'aurait aucun sens. Certaines langues semblent le faire : la préposition *i* des langues scandinaves fusionne une entité à un repère, *universytetet i Tromsø, université de Tromsø*, et cette préposition, intermédiaire entre *à* et *de*, se traduit tantôt par l'une, tantôt par l'autre en français. Mais dans ce cas c'est la connaissance présupposée de l'altérité des entités source et cible de la relation d'assimilation qui empêche que celle-ci ne se solde par une confusion cognitive. L'anglais procède autrement et de manière plus explicite.

L'anglais, ainsi que toutes les langues possédant la préposition *in* sous cette forme à finale nasale, bloque l'assimilation en faisant intervenir le formant N, marquant du cognème d'invalidation : dans *in*, N empêche le processus de mise en contact I de s'actualiser jusqu'à son terme fusionnel, il l'intercepte en cours de développement, *in fieri*. Il en résulte une mise en contact avortée dans laquelle l'unité préserve son autonomie par rapport à l'ensemble visé ; la partie est repérée par rapport à un tout, mais pas fondue organiquement à lui. *In* arrête (N) l'assimilation (I) avant qu'elle ne se résolve en incorporation pure et simple, et il en résulte une intégration : l'entité-source est bien versée à l'ensemble-cible, mais elle ne s'y fond pas, elle conserve son autonomie. *The man is the street* : énoncé aberrant car l'absence du limitateur N à l'assimilation I fait que *the man* devient une unité caractéristique de l'ensemble *street* (coïncidence de la ou les occurrences des deux classes notionnelles) ; la version I, non restreinte, se solde par une assimilation totale, sémantiquement abusive pour les unités considérées : l'énonciateur a prescrit à son interlocuteur une procédure cognitive dénuée de pertinence, d'où son rejet à l'interprétation. *The man in the street* : l'introduction du cognème négatif N en fonction de limitateur de la fusion I fait que l'assimilation se restreint à une intégration par laquelle le référent de l'unité *man* ne perd pas son autonomie lors de son incorporation à l'ensemble *street*, elle conserve un statut de « grumeau » cognitif, un iceberg émergeant. L'opérateur est bien formé du fusionneur I et de son restricteur négatif N⁵. L'intérêt de cette analyse est de montrer en quoi *in* présuppose une opération d'identification, ce qui le place en concurrence avec *as* sur le même terrain discursif (Bottineau 2001) : *in conclusion = [what follows] is my conclusion* ; *in principle = this is a principle* ; *in a movement of panick = [the behaviour I am alluding to] is a movement of panick*. Le cognème N déprédicativise le fusionneur I en remplaçant la marqueur d'actualisation présente *s* par un marqueur d'inactualisation *n*, avec un double effet : 1) faire perdre à la combinaison *i + [notion]* l'ancrage présent *s* qui lui confère le statut de prédicat (accolé par *i* à un sujet) et la réduire à un apport adverbial périphérique, le site prédicationnel de l'énoncé étant libéré pour un autre couple sujet / prédicat qui reste à formuler après la pause prosodique marquée par la virgule ; 2) N, en bloquant la fusion totale, convertit le prédicat en ensemble inaccessible constituant un ensemble hyperordonné par rapport à l'unité intégrée, ce qui était obtenu avec *is* par le décalage temps / espace entre sujet et attribut (*is* fait que le sujet à gauche est envisagé sous l'angle restreint de l'instant présent considéré, alors que le référent du prédicat

⁵ Il faut également préciser pourquoi *is* fait relation prédicative, contrairement à *in*. Dans *is*, le processus de fusion I est actualisé par le repérage présent S, condition *sine qua non* à la validation de la connexion. Cette condition étant satisfaite, l'opérateur *is* incorpore toutes les composantes nécessaires à la prédication, et il l'exécute avec succès. Dans *in*, l'introduction du négateur N en fonction de limitateur de la fusion I sature irrémédiablement le site que devait instancier l'actualisateur présent S, faisant perdre à l'opérateur la capacité de valider une connexion prédicative. En devenant préposition, celui-ci conserve le caractère relationnel / matriciel propre au verbe mais perd l'indice de repérage indispensable à la prédication (cf. les analyses de Moignet sur la question).

est atemporel : ce décalage spécifique / générique est à l'origine de l'écart partie / ensemble qui se reconstruit atemporellement, donc spatialement, avec *in* sous l'effet du morphème négatif *n*). A preuve, d'autres indicateurs : remplacer le *s* (présent) de *is* par *t* (passé) de *it* revient à présupposer l'identification du référent (*it*) au lieu de la poser (*is a dog*), ce qui montre que si l'analyse logique voulant que *a dog* soit en structure profonde un « *is-a-dog* » est erronée pour le subjonctif, elle est parfaitement exacte pour le pronom *it*, dont la morphologie même renvoie au passé cognitif des opérations acquises : *it* = « retrouvez le *is*-[notion] » le plus proche en sédimentation mémorielle. T a sur I le même effet que N : *déprédicativiser l'opérateur de fusion*. N, qui intercepte la fusion *i* en accomplissement, préserve une partie du statut prédicatif de *in*, d'où la fonction adverbiale de la préposition, qui, comme un verbe, représente une tension de mise en rapport. T *accompli* épuise la fonction relatorisatrice de I et annihile son potentiel prédicationnel, d'où l'implosion de *it* qui, à l'instant de parole, a perdu toute capacité connective et en vient à équivaloir à un syntagme nominal. Très clairement, dans le cas précis des opérateurs anglais, la catégorisation qui détermine la syntaxe des opérateurs *is*, *in* et *it* résulte du niveau de désactualisation du fusionneur I induit par le cognème consonantique qu'on lui ajoute : nulle pour *s*, partielle pour *n*, totale pour *t*.

Quant au contraste avec *as*, *in* pose une identification interprétative modalisée par l'énonciateur, dont il assume la paternité et la responsabilité exclusive : *in an attempt to* = *what follows is my personal interpretation of the agent's move, an attempt to...* ; *in principle* : *I consider this as a principle* ; *as a principle* : *conventionally, we all agree that this is a principle*. C'est l'incorporation de l'autre dans le schème dialogique et la saturation de l'accord interlocutif sur le processus d'identification qui sont en cause. C'est qu'en partant de *is*, *as* remplace le fusionneur *i* par le disjoncteur *a*, révoquant l'identification primitive assumée par l'énonciateur en tant que support modal de validation tout en entretenant sa validité présente par *s*, d'où le sens « ceci reste vrai mais je n'y suis pour rien », « ce n'est pas à moi qu'il faut imputer la responsabilité de la validation de ce rapport ». *In*, au contraire, préserve l'opération de fusion *i* imputée à l'énonciateur dans *is* sous-jacent et *n* se contente de déprédicativiser la connexion sans neutraliser sa portée modale. Pour que *in* soit déspatialisé et interprété comme identifieur modalisé il faut que sa cible le soit aussi (*in an attempt* : cible immatérielle, abstraite, non assimilable à un espace référenciel) ; le calcul de cette valeur secondaire supplétive est déclenché par l'exclusion de la valeur intégrative déficiente liée à l'incompatibilité du référent de la cible de *in* avec l'opération d'intégration.

Enfin on retrouve avec *as*, *an* et *at* la même séquentialité fonctionnelle qu'avec *is*, *in* et *it* : 1) *as* conserve dans le présent (*s*) le produit d'une identification (*i*) révoquée (*a* disjonctif), avec perte partielle de la prédicativité inhérente à *is* (*as* n'est pas un verbe mais continue d'introduire un prédicat singularisé : *as said / agreed* ; *as* hérite de *is* le décalage temps (sujet) / espace (attribut) constitutif de l'écart spécifique / générique, d'où la nécessité d'extraire une occurrence de la classe notionnelle du côté du prédicat pour rétablir l'équilibre si l'attribut est instancié par un substantif : *he is a teacher, as a teacher*. *A(n)* + notion (*-n* est effacé si le mot suivant commence par une consonne, et non l'inverse) disjoint une occurrence de la classe (cf *infra*) en refusant que cette extraction induise une différenciation prédicative classe / occurrence et, comme *in*, ne fait pas prédicat ; sa portée notionnelle directe en fait un article, alors que *in* porte soit sur une notion abstraite (*in principle*), soit sur un référent syntagmatique concret (*in the car*). *At*, enfin, extrait une occurrence différenciée d'un ensemble notionnel implicite présupposé : *In California at Pasadena* (vs *at* + toutes les autres occurrences envisageables au sein de l'ensemble *Pasadena*). *An* est un article parce que l'interception du cognème de disjonction A (classe / occurrence) par le négateur N implique le refus de différencier l'occurrence extraite de l'ensemble (N s'applique à A en

accomplissement cognitif) ; *at* est une *préposition* posant l'altérité de la source et de la cible parce que T saisit comme un fait intégralement accompli l'extraction de l'occurrence par rapport à l'ensemble source, impliquant sa différenciation par rapport à l'ensemble-source de l'extraction : *at work, at home, at church* sont des occurrences singulières différenciées extraites d'un ensemble-origine tacite du type [*social life*], alors que *apple* est une occurrence indifférenciée extraite de l'ensemble-source *apple* : *an* = opérateur d'extraction conforme (N limite l'effet disjonctif de A), *at* = opérateur d'extraction différenciatrice (T accomplit l'effet disjonctif de A). Sur cette base, tous les emplois de *at* sont à reconsidérer dans le cadre d'une autre étude (*to look at, to laugh at someone, to be at stake* etc.).

On en arrive au fait que N, intercepte le cinétisme de conjonction (I) ou de disjonction (A) en accomplissement, donc négativement, par opposition à T, qui le saisit accompli, donc positivement et en radicalisant ses effets respectifs. Ceci va être capital pour l'interprétation de *-ing* et *-ed*, deux autres occurrences remarquables de ce système.

2.1.2.3. Le suffixe -ing

Le rapport proposé par *in* est de configuration spatiale. Lorsque le cognème N bloque la fusion I, il le fait une fois pour toutes, livrant une relation d'intégration stabilisée. La question du gérondif est autre. Il faut intégrer un agent non pas à la spatialité adynamique d'un ensemble, mais à l'intériorité dynamique d'un procès. L'entité-source est référée à une cible qui n'est plus une assiette (*in operation*), mais un vecteur, la base verbale (*operat-ing*). Une simple intégration conceptuelle à un cadre interprétatif passe bien par *in* : *to be in love, in command ; in an attempt to stall the peace process*. Pour dynamiser la réintégration, il faut réintroduire le facteur-temps dans la relation spatiale. L'anglais y parvient en répétant par récurrence l'intervention bloquante du négateur N : *in + n + n + n = -ing*, forme résonante et cursive de la préposition *in* en synchronie (mais pas en diachronie), et la relation s'étant mise en place par le jeu de l'analogie, ou ce que Guillaume nomme synapse psycho-sémiologique⁶. Si la préposition *in* met en scène une intégration unique, ponctuelle, singulative et stabilisée, à résultat statique, *-ing* en est la réédition multiple, récurrente, itérative, et surtout, dynamique, cursive et temporalisée. *In* installe une entité stable et adynamique dans un repère vu comme site, *-ing* reprend un agent sur un repère structuré en vecteur. Il en résulte plusieurs facettes sémantiques : 1) *in* introduit la sélection paradigmatique du site d'arrivée alors que *-ing* le présuppose par thématization, d'où la valeur heuristique ou symptomatique du premier et herméneutique ou diagnostique du second ; 2) *in* attribue à l'énonciateur la sélection de la cible, plaçant *l'agent du procès* en situation de *patient* métalinguistique par rapport à cette sélection même (*to be in love* = avoir été placé dans cette « fonction » par les circonstances, cf. *to be in command*), et cette passivité de l'agent référentiel face à la sélection de la notion se procès se retrouve avec *-ing*, puisqu'il s'agit cette fois, en combinaison avec *be*, de formuler le verdict interprétatif de l'énonciateur. Sont difficilement compatibles avec cette opération des notions de procès qui lexicalisent la dimension interprétative que *-ing* n'a plus à grammaticaliser : **John is loving Mary* (de même que les verbes d'activité mentale sont intrinsèquement interprétatifs : ils réfèrent à du non percevable et restituent l'activité cognitive prêtée à un animé humain pouvant différer de l'énonciateur). Par contre, *-ing* seul sans *be* se borne à préconstruire un rapport sans le soumettre à évaluation, ce qui lève les redondances modales et libère la combinaison des contraintes sémantiques sur le choix notionnel.

⁶ La définition de ce terme étant absente des dictionnaires terminologiques existants pour la psychomécanique du langage, on peut se reporter à Bottineau 1999, chapitre 1.9, consacré à la question (diversité des emplois du terme chez Guillaume et implications théoriques).

Pour conclure sur ce point, *in* et *-ing* intègrent respectivement un et plusieurs opérateurs N de négation, appliqué non pas à la valeur de vérité d'un procès ni à la validation d'une connexion prédicationnelle, mais à celle de l'opération correspondant à l'autre marqueur *i* du cognème de fusion I présent dans *in* et *-ing*, la jonction fusionnelle des notions mises en rapport. *Ing* permet de reprendre l'intégration d'un agent présumé à un procès dans la durée sans le fusionner à la notion verbale et en répétant ce refus, et c'est c'est justement ce qui rend le rapport provisoire et réversible : *ing*, à force de répéter que la fusion intégrale est refusée, laisse clairement entendre qu'elle va inévitablement accéder à un seuil terminal. Ainsi, si le gérondif anglais se dispense du formant T d'accomplissement, c'est parce qu'il le remplace par la récurrence du formant N de refus de validation. Inversement, le participe passé se construit justement par l'élimination de N et son remplacement par T, qui perfective la tension verbale et la révoque à l'instant de parole. La dimension négative de *-ed* a été étudiée par Lachaux 2002 : on peut dire ici que N est négatif par interception en accomplissement, alors que T marqué par *-ed* est négatif par saisie accomplie avec effet révocatif, d'où l'implication d'un univers de repérage exo-référenciel, donc purement intrasubjectif, une vue de l'esprit : un souvenir (prétérit temporel) ou une fiction (prétérit modal).

2.1.2.4. Gérondif d'intégration vs gérondif d'inaccomplissement

La genèse cognitive du gérondif d'intégration cursive *-ing* est fort différente de celle du gérondif d'inaccompli en *nt* ou *nd* et c'est ce trait intégratif qui rend possible en anglais la structure en *be + -ing* inattestée dans les autres langues. Fait révélateur, quand on trouve en espagnol et italien l'inaccompli *estar* ou *stare + gér.*, *estoy trabajando*, *sto lavorando*, c'est le verbe porteur de l'idéophone d'arrêt *st* qui est mobilisé, en congruence avec la finale *nt* du gérondif de ces langues, et par opposition avec le fusionneur *be* anglais, qui se lie à un gérondif intégratif. *Be* rapporte au procès l'entier ontologique du référent de la notion du sujet par intégration alors que le verbe *estar* intercepte l'instant existentiel pertinent et le prélève exclusivement, ce qui modifie totalement le rapport aspect / modalité : *estar* permet certes une modalisation interprétative, mais pas une caractérisation définitoire du sujet comme le fait *be* anglais ; au contraire, *estar* oppose contrastivement la propriété constatée au programme sémique présumé, et ces démarches contraires sont étroitement liées à la profonde différence de nature entre les gérondifs intégratif et inaccompli.

2.1.2.5. La préposition *on*

Un autre opérateur anglais combine A au négateur N : la préposition *on*. / / est une des réalisations habituelles du graphème A, raison pour laquelle il est possible de le rattacher au même cognème, d'autant qu'en allemand son homologue est justement *an*, qui n'a pas eu à se distinguer de l'article indéfini, *ein*. En effet, si *in* intègre une unité à un repère : *the dog's in the garden*, *on* « ressort » de l'intériorité de ce repère pour en saisir la surface, *the book is on the shelf*. Après avoir exploré la teneur du domaine notionnel au moyen de *in*, *on* en appréhende la frontière, et la séquence cognémique instancie iconiquement la structure canonique du domaine notionnel selon Antoine Culioli, indice morphologique tangible du réalisme cognitif de ce schème pour le système considéré, mais à condition de le figurer en trois dimensions et non pas une : pour Culioli le domaine est un intervalle et la frontière un seuil ; dans le système *in / on* le construit cognitif du domaine prend la forme d'un volume et la frontière une surface « périsphérique ».

Cette dynamique centrifuge propre à *on* s'interprète, selon les cas, spatialement – *on* se place à la limite superficielle de l'espace-repère tridimensionnel, en frontière du domaine – ou temporellement : *on* introduit aussi un procès transitoire et voué à l'extinction, *the house is on fire, keep on the track*, etc. Ce qui met *on* et *-ing* en concurrence pour l'expression du transitoire (*the house is burning*) : *-ing* implique la perspective d'une fin de parcours par la récurrence du formant négatif N, mais ce sont surtout les limites du support d'effection *house* qui valident cette visée perfective, alors que *on* inscrit d'emblée dans ses gênes le formant de rupture, que N s'ingénie à bloquer ; en outre, *on* est en système suivi de *off* – sortie du domaine avec démission du négateur N – de même que *-ing* est suivi de *-ed*, [Id] en forme pleine, avec T de rupture rendu possible par la même démission du formant N. Il est possible que cette stratégie de la démission de N au profit de T ainsi débloqué soit responsable de l'abandon du gérondif en *nt* en anglais, lui qui précisément pose le problème du cumul.

Dans *on*, c'est ce sème de la transition qui est prépondérant. L'implication est que la situation est anormale et ne peut ou ne doit pas perdurer : *the house is on fire*. On dit *keep on digging* : il faut faire l'effort de prolonger un tel procès qui, par présupposition, est discongruent par rapport à l'agent animé humain, d'où la perspective d'évasion du domaine notionnel. Par contre, *keep talking, on* est superflu puisque la disjonction n'est pas à l'ordre du jour, pas plus que la jonction *in* d'ailleurs, présupposée par *keep*. Ainsi, *on* construit un opérateur fonctionnellement différent de *an* sur les mêmes cognèmes, d'où la différenciation phonique et graphique. L'isocognisme de *an* et *on* est le suivant : dans *an*, l'extracteur A est limité par l'intercepteur N pour que l'échantillon prélevé demeure conforme à la classe d'origine ; dans *on*, l'extracteur A qui amorce la sortie du domaine notionnel est limité par l'intercepteur N, qui le bloque sur la frontière. Le logiciel est rigoureusement identique, mais son application à des entités de niveaux de construction différenciés en syntaxe génétique et d'expansions fractales contrastées détermine des distinctions fonctionnelles entérinées par les spécificités phonémiques et graphémiques des opérateurs respectifs.

2.1.2.6. When et then

De manière succincte, ce système se construit à partir de *here*, qui involue entre autres I de présence et R d'agentivité, la notion de « ici » étant définie en anglais comme le lieu où s'exerce l'activité physique et mentale du sujet parlant (dans d'autres langues, *hic, hier, ici, qui, aquí* fonctionnent différemment mais tous involuent le cognème I). Sur cette base, l'adjonction de l'alternance WH- / TH- permet de cataphoriser ou d'anaphoriser le repérage d'un *here* sous-jacent : *where* = WH + *here* = *here* pas encore repéré, dont la localisation est futurisée, avec WH forme consonantique du cognème de visée U (présent dans *to*), d'où le caractère interrogatif de l'opérateur ; et *there* = TH + *here* = *here* déjà repéré, mémorisé et dépassé, par rapport auquel l'énonciateur a pris du recul et s'est donc distancé. TH est une forme mémorielle de T de rupture (aussi présent dans *to*, et surtout dans la finale dentale de passé des verbes), d'où sa valeur anaphorique (comme de tous les pronoms, démonstratifs et connecteurs construits sur la base de ce formant TH en position initiale de majeure cognitive, mais on le retrouve également en finale de *with* et *both* comme mineure cognitive).

D'où le système subséquent formé par *when* et *then*. En transitant du repérage spatial *where* au repérage temporel *when*, on quitte le domaine de l'existant : le repère spatial *here*, même mis à distance par WH ou TH, continue de figurer dans le même espace mental pour l'énonciateur, à savoir, l'ensemble de tout ce qui figure dans le même plan de représentation que *here* et coexiste avec lui en parallèle ; les repères temporels *when* et *then* sont en rupture par rapport à l'ensemble de ce que l'énonciateur admet comme existant : le négateur N déclenche la virtualisation du repère spatial *here* amémoriel (*where*) ou mémoriel (*there*), son

exclusion vers un ailleurs mental, livrant *when* (repère amémoriel qui n'est pas de ce monde, donc non spatial, pas de mon espace = pas de mon époque) et *then* (repère mémoriel virtualisé, donc ailleurs que présent, absent : passé ou futur). En d'autres termes, *when* est un « non-*where* » ou un *where* rejeté du présent par le cognème négatif N qui le virtualise, et *then*, un « non-*there* », un *there* qui fait l'objet du même traitement.

On a jusqu'à présent étudié le cas de N suffixal. On a vu qu'en cette position syntaxique terminale dans la structure interne de l'opérateur, N invalide l'opération en accomplissement qu'il affecte, qu'il s'agisse d'une notion de procès (*-ing*) ou du cognème activé par un formant vocalique tel que I de fusion ou A de fission (*in*). Il est apparu que tous ces opérateurs sont dotés d'un invariant métaopérationnel, d'un signifié de puissance ou d'une forme schématique selon la théorie de référence et dont la composition est donnée par les formants cognémiques, mais on n'a pas abordé le rôle de leur distribution dans la syntaxe interne de l'opérateur.

2.2. N en position initiale : de *no* à *not*

Quand le cognème étudié est en position finale, il est rhématisé, c'est à dire inconnu, neuf, et apporte le commentaire énonciatif sur l'autre cognème, celui de gauche, du début de l'opérateur, de sa phase d'attaque en linéarité énonciative : dans un grammème à deux formants, celui de gauche constitue la majeure sémique de l'invariant, il en annonce la couleur thématique, contrairement au formant final ou « de droite », qui en instancie la mineure. La négation N est emblématique de ce fonctionnement : N en position finale instrumentalise le cognème de blocage sans faire de l'opérateur un mot perçu comme globalement négatif. N en position initiale classe sémiquement tout l'opérateur dans la classe des grammèmes négatifs. De même, T de rupture, rhématique, n'implique qu'une préconstruction, le renvoi du cognème vocalique au passé mental : *it, at, yet, that, but, not, left, etc.* Le même rupteur T, en position initiale, thématise le seuil de rupture préconstruite et se renverse en opérateur de visée : *to, do, till, tell, tool, etc.* Le site initial confère automatiquement au submorphème le rôle de catégoriseur sémique, comme le font les matrices idéophoniques consonantiques lexicales *sp, st, sw, etc.*, comme quoi cette fonction propre au site syntaxique ne dépend pas de la catégorie typologique du submorphème concerné, lexical ou grammatical. Il existe en effet des idéophones analytiques non thématiques, le S-T de *satis, sit, set*, le S-P de *sip, seep, sap* ; et des idéophones synthétiques en position thématique : le ST de *still, stall* ; *stand, stay* ; le SP de *spit, speak, spew, spawn* ; ou en position rhématique : *rest*, ou, pour les grammèmes, le *-st* du superlatif.

2.2.1. La négation verbale

N en position thématique de classificateur sémique concerne tous les opérateurs connus de la négation. En premier lieu, *no*. Si on pose une question et que l'énonciateur répond par *no*, il refuse de cautionner la validation de la relation prédicative qui a été dialogiquement soumise à son approbation : *do you smoke? - No*. On n'abordera pas la question de la diphtongue qui supposerait la présentation d'un nouveau formant O diversement réalisé selon la structure de la syllabe, présent dans *so* et *go* entre autres, mais seulement le rôle de N. Celui-ci, donc, rejette une connexion prédicative offerte à ampliation. Or un énoncé n'est énonçable, précisément, que si ladite connexion est validée : *I smoke. No* va donc automatiquement rendre la relation affectée par le rejet impossible à énoncer, et on ne peut dire : *no I smoke*, ni *I no smoke*, ni *I smoke no*. Tout le problème cognitif, structurel, de

la négation, repose sur cette *contradiction* entre la structure et le fond : comment invalider le contenu de la relation prédicative sans neutraliser la connexion elle-même ?

L'anglais a trouvé une solution élaborée. Etant donné que *no* inhibe la connexion prédicative, il faut révoquer *no* à son tour pour sortir de la situation de blocage : faire tomber *no* dans le passé cognitif de structuration, le déclarer périmé. On lui ajoute donc le formant spécialisé dans cette prise de recul, *t*, ce qui livre *not*, le « prétérit » métalinguistique de *no*, sa réédition mémorielle, distancée, virtualisée : **I not smoke*. *Not* a ainsi perdu par rapport à *no* son effet inhibiteur mais pas sa négativité, puisque le blocage a bien été actualisé à un moment donné et constitue un acquis de structuration dont l'existence est indéniable – on ne peut plus dire qu'il n'a pas eu lieu. De là, il devient possible de restaurer la connexion que *no* paralysait sans rétablir l'assertion positive pour autant. C'est le rôle de l'auxiliaire, qui comble le vide prédicationnel de la structure : *I do not smoke*. L'auxiliaire procède ainsi à un recollage structural qui n'affecte pas la déconnexion sémantique acquise, et le conflit cognitif entre jonction formelle et disjonction sémique est résolue dialectiquement par une cascade d'opérations séquencées : puisque les contradictoires mentaux ne peuvent s'actualiser simultanément sans se neutraliser mutuellement, l'anglais les fait s'actualiser en succession sur des paliers génétiques désynchronisés qui résolvent l'antagonisme.

Not est génétiquement antérieur à *do*, ce qu'indique *t*, d'où son évanescence morphologique et sa propension à se réduire, *don't* : en géologie opérationnelle, il renvoie à une strate constructive plus ancienne et plus profondément enfouie ou sédimentée, décantée, que l'auxiliaire. On peut la ramener à la surface énonciative de l'instant présent de cognition par un accent polémique, *I do not smoke*, ce qui a pour effet de valider le site rhématique de *not* en syntaxe linéaire par rapport à *do*, donc d'en faire la cible de *do*, et de modifier complètement la syntaxe de l'énoncé : en syntaxe résultative énonciative linéaire, dans *I don't smoke*, *n't* enterre *not* et l'ensemble *don't* porte sur *smoke*. Dans *I do not smoke*, l'accent repêche *not* et c'est sur lui que porte *do*, réactivant la négation en seconde instance, « mais non, je ne fume pas ». La prosodie tout autant que la morphologie est indicative du parcours suivi en syntaxe génétique.

2.2.2. La négation nominale

Concernant le quantifieur nominal, *no* a le même effet : devant une notion substantive, il bloque l'actualisation de la détermination nominale, empêchant la conversion de la notion puissancielle de langue en référent ciblé et repéré en situation dans le discours. *There is no sugar left* : il reste tout un tas de choses, mais plus de sucre ; parmi les choses restantes, la notion *sugar* n'est pas validable, d'où le blocage de sa détermination actualisatrice. Ce qui oppose *no* interjectif à *no* déterminant, c'est que l'interjection s'attaque carrément à la prédication, bloquant l'énonciation tant qu'elle n'est pas libérée par *not* et réparée par l'auxiliaire, alors que le substantif anglais peut se dispenser de la détermination nominale pour être saisi en discours : ce n'est pas parce que *no* inhibe cette relation que l'explicitation de la notion visée est paralysée. Comme pour l'interjection, l'effet inhibiteur de *no* peut être sédimenté par le T de *not*, ce qui restaure la détermination nominale (*not any, not a*) : *there isn't any sugar left*, avec le même enfouissement morphologique de l'opérateur mémoriel décanté en présence de l'auxiliaire facultatif – puisque la réparation n'est pas obligatoire – d'où la possibilité d'avoir *not a* ou *not any* sans auxiliaire en fonction de sujet.

Pour ce qui est des effets de sens, *no* oppose la sélection pertinente de la notion à invalider au sein du paradigme pertinent – *there is still some salt, butter, flour, but no sugar left*. *Not* verrouille ce paradigme en le renvoyant au mémoriel dépassé : *is there any sugar left?* – *no, there isn't any*. De même, l'interjection *no* ouvre le paradigme des relations

prédicatives envisageables comme candidates à l'inhibition, ce qui le rend éventuellement polyvalent, alors que *not* tranche en se verrouillant sur une cible acquise et explicitable. C'est pourquoi il est possible de dire *No, I don't* même quand on ne restaure pas le reste du prédicat : la fonction de la reprise par auxiliaire est de verrouiller le ciblage sur le dernier prédicat énoncé et mémoriellement acquis.

2.2.3. Autres opérateurs

None

L'opérateur *none* contient deux fois le négateur N : le premier, de *no*, inhibe la détermination nominale qui actualiserait la notion ; le second, de *-ne*, inhibe la notion elle-même en supplément : *I have none*. Littéralement, « Je n'ai rien de ce dont je ne rappelle pas le nom ». **I have no* est irrecevable car on a vu que *no*, en inhibant la détermination, ne cible pas la notion elle-même, qui peut parfaitement s'actualiser sans déterminant, donc avec *no* il faut obligatoirement soit expliciter la notion, soit l'inhiber à son tour en rééditant N.

Yes-yet, no-not

Si *no* a pour passé *not*, *yes* a pour reprise *yet*. En effet, *yes* approuve à l'instant de parole S une relation prédicative antérieure ; *yet* dépasse cette phase : il rapatrie un présupposé, il réalise le rappel d'une information déjà validée en vue de l'opposer contrastivement à ce qui vient d'être dit dans l'avant-texte immédiat. On a donc un carré sémiologique parfait formé par *yes-yet* parallèlement à *no-not* que l'on retrouve dans des sous-systèmes locaux tels que *as yet vs as of now* (cf. *jetzt / nun* en allemand) : *now*, opérateur de rupture, présente le maintenant comme un rejet du passé, par opposition à *yet* qui le valide ; de même, *new* inscrit le neuf en rupture par rapport au présent. On laissera de côté les très nombreux corrélats lexicaux envisageables, plus difficiles à valider au plan méthodologique et donc, par nature, exposés à la controverse (*neuf* numéral, lié à un comptage en base huit : renouvellement de cycle ; *neuf / œuf*, synapse que l'on retrouve dans de nombreuses langues romanes : *h/nuevo*, (*n*)*uovo* – l'œuf initie, le neuf réinitialise ; l'ancrage diachronique des marques d'affirmation dans la figuration du jour et de celles de négation dans celle de la nuit : *dies / nox* et leur descendance.

3. LE PROBLEME DE LA NEGATION ET SES SOLUTIONS

Un dernier élargissement achèvera cette présentation. On a vu comment *not* sédimente *no* pour maîtriser son caractère inhibiteur et permettre la restauration de la relation prédicative. C'est la solution anglaise à ce problème. On peut la cadrer plus précisément en la réinscrivant dans le contexte de quelques autres langues.

3.1. Langues romanes à sujet non marqué

Tout d'abord, certaines langues romanes se passent très facilement de sujet, et la connexion prédicative n'est pas expressément saisie entre une source et une cible affichées. De ce fait, la négation *no* espagnole ou *non* italien ne vont pas poser à ces langues le même problème de structuration : *no* ne rompt aucune connexion, donc il n'y a rien à réparer ; *no fumo*, ou en italien *non fumo*, et tout est dit sans passer par un auxiliaire. De même que le substantif anglais se passe de déterminant, le verbe espagnol se passe de sujet, donc l'inhibition de la prédication ne lui pose pas de problème, et il en résulte la même morphosyntaxe : *no sugar*, *no fumo*, même stratégie cognitive sous des fonctions différentes.

L'italien, toutefois, prête à *no* la même valeur inhibitrice que *no* anglais, si bien que la négation doit s'auto-censurer pour ne pas bloquer l'énoncé : elle devient *non* (*non fumo*), et le *-n* final italien a sur *no* un effet virtualisant comparable à celui de *-t* sur *not* anglais ; mais en italien, il n'y a pas de prédication obligatoire à réparer, donc pas d'auxiliaire. L'espagnol ne fait pas cette distinction.

3.2. Langues à sujet marqué

En allemand, *nicht*, comme *not*, involue un T final de préconstruction faisant basculer le *nein* sous-jacent dans le préconstruit. En français enfin, *non* bloque la prédication, et sa composante négative finale saute dans *ne* pour atténuer le caractère négatif de l'opérateur : on a une proposée de négation *ne* qui suspend la relation sujet-verbe sans l'invalider pleinement, et demande à être confirmée par une transformée de négation, *pas*, du côté de l'objet et du résultat. *Je veux qqch, je ne veux pas*. La négation française est très syntaxique, elle intervient sur les deux connexions du schème SVO, même pour les verbes intransitifs : *je dors* implique « *je dors un certain temps* », avec un circonstanciel de temps en site d'objet avec sa morphologie non prépositionnelle de support d'effection ; et *je ne dors pas* neutralise cet objet virtuel. Comme le faisait remarquer Henri Adamczewski⁷, la négation *pas* est liée au lexème *passé* : elle renvoie la connexion à l'objet au passé mental, au révolu cognitif, rendant impossible sa validation présente, ou nla faisant reprendre anaphoriquement par *de* rétrospectif (*pas de sucre*), *de* (= cognème T de rupture acquise, résultative) complétant *pas* (cognème A de disjonction saisie opérativement); autrement dit, *pas*, avec son cognème vocalique A de distanciation, fait lexicalement à l'objet en français ce que le cognème T fait grammaticalment à *not* en anglais. Et en allemand, *nicht* fait basculer *nein* dans le préconstruit T et affecte la même relation syntaxique à l'objet que *pas* français – *er arbeitet nicht*, et non **er nicht arbeitet* : la négation n'affectant pas la connexion prédicative elle-même, celle-ci n'est pas rompue, donc pas à restaurer. En somme, l'allemand se donne un grammème proche de l'anglais pour une résolution syntaxique proche du français, et de fait l'omission récurrente de *ne* français à l'oral finit par livrer une négation syntaxique très comparable à celle de l'allemand : *il travaille pas*, avec encore *pas* français qui lexicalise ce que le T de *nicht* grammaticalise – la préconstruction du rupteur N.

CONCLUSION

Les solutions différent, les parcours sont multiples et peuvent être saisis en des moments contrastés de leur développement, les marqueurs abondent, mais partout ce sont les mêmes problèmes qui se posent, et les mêmes cognèmes qui sont à la disposition de la langue pour bâtir les systèmes qui les résolvent. L'énigme que constitue la source de cette *communauté d'esprit* reste à élucider et requiert des recherches conséquentes. En effet, si rien ne permet de postuler une origine historique commune à tous les avatars du cognème N, il semble tout aussi d'hasardeux de rechercher une explication phonosymbolique, en particulier dans le cas de N. Une origine phonosymbolique telle qu'une utilisation quelconque du nez en signe de refus est rigoureusement invérifiable, non pertinente en synchronie, si distante en diachronie qu'elle ne peut plus justifier la persistance du marqueur si tant est qu'elle l'ait jamais motivé. Mieux vaut pour l'heure se contenter de décrire son fonctionnement *tel qu'il se laisse observer* et revenir ultérieurement sur l'élucidation de ses causes profondes, qui ressortissent en fait au réinvestissement de programmes moteurs de la phonation dans la

⁷ « L'architecture de la grammaire anglaise : de la théorie des phases au principe de cyclicité », Colloque « Linguistique et Langue Anglaise », Université de Toulouse-Le-Mirail, 8 juillet 2000.

gestion de la mise en rapport entre entités sémantiques mémorisées, sans rapport aucun avec le phonosymbolisme.

BIBLIOGRAPHIE

- BOTTINEAU, D. (1998), *Aspect, actance et modalité : systématique de l'infinitif anglais*, thèse, Université Paris IV (Sorbonne).
- BOTTINEAU, D. (2001), « Son, sens et traduction : de l'insignifiance au réinvestissement grammaticalisé de *i* et *a* en anglais. Etude de quelques marqueurs appartenant au syntagme nominal (déterminants et suffixes) et conséquences traductologiques », in BALLARD, M. (éd.), *Oralité et traduction*, Artois Presses Université, Arras, France, 34-77.
- BOTTINEAU, D. (2002), « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », in LOWE, R. et al. (éds.), *Le système des parties du discours, Sémantique et syntaxe, Actes du IX^e Congrès de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage*, Presses de l'Université Laval, Québec, 423-437.
- BOTTINEAU, D. (2003), « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », *Actes du Colloque International « Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs »*, Université de Tromsø (Norvège), 26-29 octobre 2000, Ophrys (sous presse).
- DOUAY, C. (2000), *Éléments pour une théorie de l'interlocution, Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Presses Universitaires de Rennes.
- DANON-BOILEAU, L. (1983), « *This, that, which, what* et la construction de la référence », *Travaux du CIEREC XXXIX, Méthodes en linguistique anglaise*, Université de Saint-Etienne.
- LACHAUX, F. (2003), « Liberté énonciative: quelques effets stylistiques du prétérit anglais et leurs réalisations en français », *Actes du Colloque « Liberté, Libertés »*, Université de Tours, 28-29 septembre 2001, sous presse.
- MOLHO, M. (1988), « L'hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant : esp. *un/no* », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par BLANCHE-BENVENISTE, C., CHERVEL, A. & GROSS, M., Publications de l'Université de Provence, 291-303.
- ROBERT, S. (1999), « Grammaire fractale et sémantique transcatégorielle : entre syntaxe et lexique », *Langages 136, Sémantique lexicale et grammaticale*, 106-123.
- TOBIN, Y. (1993), *Aspect in the English Verb*, Longman.
- TOUSSAINT, M. (1983), *Contre l'arbitraire du signe*, Didier.
- VIEL, M. (1993), « L'opposition *i-æ* en anglais : ordre des voyelles, ordre des mots, iconicité », *L'ordre des mots II - Domaine anglais, CIEREC, Travaux LXXXI*, 181-193, Saint-Etienne.